



Découvrons Monsieur Van Grippenbergh

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 5 MARS 2005

Comme nous sommes dans l'année Jules Verne et, en même temps, dans l'année au cours de laquelle on célèbre les 175 ans de la Belgique, j'ai eu l'idée de vous entretenir d'un curieux livre complètement méconnu où il est à la fois question d'anticipation à la Jules Verne et du destin de notre pays.

Il s'agit d'un roman de Gaston Dumestre intitulé *Monsieur Van Grippenbergh*. Il a été publié en 1909 à Ostende, à l'enseigne de l'Imprimerie centrale Albert Bouchery, 56 rue de l'Ouest, avant d'être repris l'année suivante, avec une couverture de relais, à la Librairie du XX^e siècle, 25 rue Serpente à Paris. Il est sous-titré « roman éventuel », une expression énigmatique qui aurait dû faire mouche à l'époque et séduire des auteurs tels que J.-H. Rosny Aîné, Gustave Le Rouge, Albert Robida ou Maurice Renard, voire Herbert George Wells, de l'autre côté de la Manche. Tout indique qu'il n'en a rien été. Le titre choisi par Gaston Dumestre y est, me semble-t-il pour quelque chose. Il ne sonne pas très bien et, vous en conviendrez, il n'est guère attirant. Je crois beaucoup à la magie des titres. Je crois qu'elle contribue pour une bonne part à la notoriété et au succès d'un ouvrage, et sans doute plus dans le domaine des littératures dites de genre que dans d'autres domaines.

Est-ce là aussi une des principales raisons pour lesquelles *Monsieur Van Grippenbergh* n'a suscité aucun écho ? Dans sa monumentale *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction*¹, Pierre Versins en tout cas ne l'évoque ni ne le cite nulle part, très certainement parce qu'il n'a jamais eu l'occasion de le lire et

¹ Pierre Versins, *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972.

qu'aucun rat de bibliothèque, aucun chercheur émérite, ne lui en a révélé l'existence. Sans quoi, il en aurait parlé — et il lui aurait même, j'en suis sûr, consacré un article de son ouvrage, tant ce livre constitue un excellent et surprenant exemple de « conjecture romanesque rationnelle », pour reprendre ses propres termes.

Monsieur Van Grippenbergh s'ouvre sur un bref avant-propos qui est daté du 15 juin 1953 et où un narrateur anonyme dit qu'il va raconter l'histoire d'un homme souffrant au début des années trente d'une « maladie déconcertante et absurde dont notre temps, précise-t-il, n'a plus guère le loisir de s'occuper ». Il s'agit de l'amour considéré comme « un cas pathologique ».

Le premier chapitre du roman, « L'ermite de la rue des deux Braine », commence le 21 septembre 1930. On est à Bruxelles, ou plutôt dans un riche quartier de la « vieille cité brabançonne », à Nivelles qu'on vient d'annexer à la capitale, à la rue des deux Braine, c'est-à-dire l'artère reliant Braine-l'Alleud et Braine-le-Comte, desservie par une station de la Pneumatic Railways Company. Dans un renfoncement, se cache une sombre maison entourée d'un haut mur que les riverains connaissent bien car, depuis des années, on n'y voit jamais personne, si ce n'est, sur le seuil d'une petite porte dérobée, le matin à huit heures tapantes, la vague silhouette d'un vieux domestique réceptionnant quelques maigres provisions. En réalité, la maison est le refuge d'un excentrique, Henri Van Grippenbergh, lequel s'y est cloîtré depuis 1905, sans jamais plus mettre le nez dehors, sans plus avoir un seul contact avec quiconque et, surtout, sans s'être rendu compte que dans l'intervalle le monde, le monde entier, a connu d'incroyables, d'irréversibles bouleversements.

Cet argument de base sur lequel se fonde le livre n'est pas des plus crédibles mais on doit s'y accommoder, l'auteur, Gaston Dumestre n'étant pas très disert sur ce point et n'ayant pas d'ailleurs, tout au long de son roman, le souci de la stricte vraisemblance romanesque.

Mais voilà que Van Grippenbergh décide de sortir de chez lui, pour se rendre au cœur de Bruxelles, sans qu'on sache trop pourquoi. Tous ceux qui le voient alors quitter son repaire sont stupéfaits de découvrir un homme portant une redingote de soie dont l'usage est depuis longtemps abandonné et n'ayant plus aucun cheveu sur le crâne, puisque aussi bien, depuis 1910, « à la suite des

recherches du savant docteur liégeois Philippe Gaspar sur la régénération des bulbes pileux », plus aucun homme n'est atteint de calvitie. Lui-même, au reste, est tout perdu : il s'aperçoit que les trottoirs, de part et d'autre des rues, sont à présent roulants et que, pour effectuer un long trajet, les gens utilisent de préférence des « aérocabs », savoir une sorte d'hélicoptère individuel, un taxi en quelque sorte, qui dispose d'un « disque supérieur » tournant autour de son axe « à une vitesse de 4700 tours à la minute » et pouvant atterrir sur le toit plat de n'importe quel immeuble, en un temps record.

Quoique décontenancé, il en prend un et se retrouve bientôt en plein ciel d'où la Belgique entière s'étale à ses yeux — l'occasion de constater que les villes se joignent presque, seulement séparées par d'étroites bandes de verdure. « On comprend, lit-on, l'énorme vitalité de ce pays au spectacle de ces cités pléthoriques dont les faubourgs des uns touchaient aux faubourgs des autres, et l'on pressentait déjà le moment où, toutes les villes fondues, agglomérées en une seule, la Belgique, terre de commerce et d'industrie, n'offrirait plus aux yeux du voyageur que l'aspect d'une unique et gigantesque cité, de la cité définitive, bâtie, entretenue, habitée par toutes les forces vives d'une nation. » Et l'occasion également de s'apercevoir que Bruxelles et Anvers ne sont plus espacés que par une rivière, le Ruppel.

Juste avant que son aérocab ne se pose, Henri Van Grippenbergh remarque avec le plus grand étonnement que le centre de Bruxelles est maintenant « un flot de palais, de monuments, de banques, de musées, de maisons particulières », et que le Palais de Justice lui-même, place Poelaert, naguère encore un « colosse de l'architecture moderne », est écrasé par le voisinage de monuments gigantesques, dont « le merveilleux palais des Téléphones, bâti en 1917, après le mémorable incendie » ayant détruit l'ancienne Poste de la place de la Monnaie.

Le chapitre II, « Correspondance amoureuse de M. Van Grippenbergh », n'offre qu'un seul intérêt : nous apprendre, par le truchement d'une quinzaine de lettres, que notre héros s'est retiré du monde, en 1905, à la suite d'une malheureuse et lamentable déception amoureuse.

Vingt pages plus loin, nous arrivons au chapitre III baptisé « Le dernier combattant de 1830 », sans conteste un des plus extravagants du livre de Gaston Dumestre. Alors qu'il vient de quitter les parages de la place de Brouckère et de

l'ancien théâtre de l'Alhambra, « dernier vestige des drames populaires dont le dix-neuvième siècle fit si grande consommation », qui a laissé la place « aux luxueux locaux de la Compagnie Anonyme de Chauffage et d'Éclairage par le Radium », Monsieur Van Grippenbergh tombe sur un énorme et bruyant cortège se dirigeant vers la place de la Monnaie. La foule qui la compose est costumée — à la mode ancienne, est-il mentionné, « à la mode à lui ». Et dans cette foule, il reconnaît soudain un de ses anciens amis vêtu d'un uniforme militaire d'apparat, un certain Jan Hellemans. Lequel, après les effusions d'usage, lui dit que tous ces gens, le sosie de Charlier-Jambe-de-Bois à leur tête, participent à une reconstitution de la révolution de 1830, à une « reconstitution artistique des mœurs bruxelloises au siècle dernier », à la glorification d'une épopée qui, aujourd'hui, paraît « un peu dédorée, presque éteinte ». Surtout, ajoute-t-il, depuis « le désarmement ». Et d'ajouter que ce désarmement date de 1912, « après l'écrasement des Jaunes à Lemberg ».

Là-dessus, un orchestre invisible attaque l'ouverture de *La Muette* — un vieil opéra, constate Jan Hellemans, aggravé d'un « livret préhistorique », plein de mélodies surannées et si différentes des chefs-d'œuvre modernes. Puis, juste après, l'échevin des beaux-arts se lance dans un vibrant discours à travers lequel il évoque les grands faits de 1830 sous les applaudissements frénétiques de l'assistance. Jusqu'à ce qu'un spectateur, enflammé, réclame *La Brabançonne*. On constate alors que plus personne ne la connaît et que la bibliothèque du théâtre n'en possède même pas la partition. Quant à savoir où se niche le manuscrit original de Van Campenhout...

Dans ce même chapitre III, survient un entracte qui permet à Henri Van Grippenbergh d'aller prendre un rafraîchissement au foyer de la Monnaie et d'être présenté à une des relations de Jan Hellemans, Monsieur Éphraïm. Comme son nom l'indique cet homme est juif. Et c'est au cours de leur conversation qu'on est tout surpris d'apprendre qu'Israël « n'est plus une religion errante, mais un pays libre, heureux et riche » et qu'« aujourd'hui que les juifs ont racheté leur patrie et l'habitent, on constate qu'ils ont rapporté chez eux un peu de toutes les races occidentales avec lesquelles ils ont vécu ». « Ah ! s'exclame Monsieur Éphraïm, la mise en page est difficile pour nous qui avons vécu toujours en marge des autres peuples. Il y a là un phénomène de désorbitation compréhensible si l'on songe que

nous avons gravité bien longtemps en satellites autour de vous. Cependant, avec le temps, nous finirons bien par être nous-mêmes. Notre race a trop de ressort, d'individualité latente pour que nous n'aboutissions pas relativement vite à une désassilimation [*sic*] complète de ce que nous vous avons emprunté. » Sur quoi l'ingénu Henri Van Grippenbergh demande où est situé ce pays « bien à eux » et obtient la réponse suivante : « En Asie mineure, mon ami. C'est l'ancienne Judée qu'ils ont rachetée à la Turquie. »

Au chapitre suivant, « Une soirée à Bruxelles en 1930 », notre héros a droit à d'autres stupéfiantes révélations. Ainsi, le testament, « vestige de l'ancestrale erreur sociale », a vécu et « la fortune des défunts, selon la loi très logique de 1927, retourne à la propriété nationale, dont l'excédent disponible se répartit équitablement chaque année entre tous les habitants du pays au prorata de leur âge et des services qu'ils ont rendus à la communauté ». Le Métropole est devenu un « restaurant automatique » : chaque table dispose d'une partie centrale et d'une « bordure » qui disparaissent « dans les dessous après chaque service pour remonter bientôt, chargées du service suivant et des couverts renouvelés ». « Le catalogue des mets et des vins était à droite de chaque convive. Il n'y avait qu'à presser un bouton en regard du plat choisi pour que ce plat arrivât des sous-sols. L'addition se réglait par le même procédé, s'effectuant automatiquement sur un tableau spécial au fur et à mesure que le dîneur sonnait pour obtenir un nouvel article. / Ce système de service, dont la complication n'était qu'apparente, avait l'avantage de supprimer complètement garçons et maîtres d'hôtel. »

En outre, en divers endroits de la salle, mais visibles de partout, des tableaux de l'« Agence téléphonique cinématographique mondiale » donnent, dans le temps même où ils se produisent, « le détail et l'illustration animée des événements sensationnels ». « C'est ainsi qu'au dessert, écrit Gaston Dumestre, et durant que Jan Hellemans débouchait une bouteille de champagne peroxydé, les dîneurs attablés dans la grande salle de l'Automatique Métropole eurent les résultats et la reproduction exacte du grand prix des aviateurs volé [...] de Melbourne à Sydney et remporté par le jeune et audacieux George Farman. »

À la fin du repas, Henri Van Grippenbergh découvre par ailleurs que les hommes « voyagent comme des bolides » et qu'un « Express pneumatique sous-marin » relie directement Marseille à l'ancienne Judée, que les villes, depuis 1923,

sont éclairées au radium, que les magasins restent ouverts jour et nuit et que les gens ne se couchent quasiment plus car il existe une pilule qui permet de dormir une seconde et deux cinquièmes, l'équivalent de huit heures complètes de sommeil. « Rien n'est moins rare, peut-on lire, que de voir, au milieu d'une conversation, au café, dans un salon, en aéronef, un des interlocuteurs s'arrêter de parler le temps d'avaler une pilule de sommeil ; une seconde après, cet homme est prêt à soutenir dix heures de travail, d'existence active, de veille laborieuse. » Ce qui, bien entendu, rend les chambres à coucher obsolètes. Et quand Henri Van Grippenbergh est ensuite invité au domicile de Jan Hellemans, il découvre aussi sur un mur d'un élégant fumoir un « théâtroscope » sur lequel viennent se reproduire, durant qu'un phonographe en restitue l'accent, « les gestes et les jeux de scène des principaux artistes de Paris, de Bruxelles, de Londres et de Berlin ».

Comme le chapitre s'achève, on sait enfin pour quelle raison précise Henri Van Grippenbergh est sorti de sa maison de Nivelles, au terme d'une retraite de vingt-cinq ans : la femme dont il était amoureux autrefois, Blanche de Stas, vient de lui adresser une lettre de Cannes où les circonstances de la vie l'ont conduite. Elle y confesse qu'elle a vécu toutes ces années dans la contrainte et le chagrin mais qu'à présent elle est libre et qu'elle désire ardemment renouer avec lui. Sous les conseils de Jan Hellemans, Henri Van Grippenbergh prend du coup la décision de gagner la Côte d'Azur. Non sans accepter au préalable de passer par « l'Institut Capillophile du docteur Coppez » où, après « deux ou trois applications du courant électro-radiumique qui régénérera » ses « bulbes pileux actuellement endormis », il sera possesseur d'une chevelure, blanche il est vrai, mais « intacte comme celle de tous les hommes d'aujourd'hui ».

Le chapitre suivant, le cinquième, est une espèce d'intermède. On y retrouve le valet de Monsieur Van Grippenbergh dont le prénom est Basile et qui, à son tour, constate que le paysage alentour a bien changé. Il découvre notamment que des gens se déplacent en « moto-patins », des engins montés sur quatre roues et pourvu d'un « moteur bijou » dissimulé dans la semelle d'une de leurs chaussures. Ses réactions dans la rue sont telles qu'il est très vite pris pour un fou, avec ses vêtements d'un autre âge, et conduit en aérocab de Bruxelles à Virton, en dix minutes à peine, dans un institut « spécialement affecté au traitement des maladies mentales » et où « les plus célèbres professeurs de thérapie psychique »

viennent chaque jour, de tous les coins de l'Europe, « donner leurs soins aux malheureux aliénés ». Basile est examiné par le professeur Touvenel qui voit en lui un « insane rétrospectif », vu qu'il ne parle que du passé. Ensuite, il ne tarde pas à être opéré par des spécialistes de la « crânioscopie », particulièrement ravis d'avoir affaire à un spécimen peu commun.

À partir du chapitre VI, ce n'est plus qu'une avalanche de nouveautés : une demi-heure suffit pour rallier Paris en Pneumatic Railway de n'importe quelle localité de la Belgique, le journal parlé relatant les informations est réellement parlé, c'est-à-dire qu'il est lu en permanence à haute voix, et on a également inventé « le phonoreuter », un appareil de la taille d'un médaillon qu'on tient entre le pouce et l'index, qu'on applique à l'oreille, qui est « réglé synchroniquement sur un centre permanent d'émissions d'ondes sonores » et grâce auquel, où qu'on soit dans le monde, on a la possibilité d'entendre la relation d'un événement venant de se produire. Cet appareil est la propriété de l'Agence d'informations Reuter-Havas-Wolff-Stéphani et Cie. Laquelle promet la suppression prochaine du journalisme, « cette puissance tyrannique, odieuse, absurde et barbare ». « Plus de ces canards indigestes dont la lecture vous volait trois heures par jour ; plus de ces affreuses gazettes en lesquelles des folliculaires insupportablement abondants et dégoûtamment fielleux vous imposaient à coups de solécismes leurs opinions particulières et leur manière de voir sur toutes choses. »

Parmi les autres grandes nouveautés, il convient aussi de remarquer le « Neutra », un engin inouï circulant à plus de 1 300 kilomètres à l'heure et permettant de se rendre d'Europe en Amérique du Nord, à travers un tunnel creusé sous l'océan, ou encore l'IDRPLRDM. C'est le sigle de l'Institut de recherches pour la résurrection des morts fondé par l'éminent docteur Mullendorf, l'inventeur de « l'existence prolongeable », et réunissant huit cents élèves.

Et puis, en cette mémorable année 1930, les États-Unis d'Europe sont devenus une réalité politique et Paris n'est plus la capitale de la futilité, des plaisirs faciles, des litanies d'*articles* qui ont fait son renom : « le vin de Bercy, les discours de Jaurès, les gravelures de Dranem, les rugissements de Mounet-Sully, les extases de Sarah Bernhardt, les cravates de Le Bargy, les calembours de Clemenceau, la littérature de Félicien Champsaur, les critiques somnifères de cet Adolphe de Brisson, le linge sale de Madame Steinheil, les rengaines de M. Botrel, la sveltesse

de Polaire, la psychologie de Paul Bourget, les fausses nouvelles du *Matin*, les élégances d'Arthur Meyer »... Sans oublier le navrant humour des cabarets de Montmartre, les fureurs de Léon Bloy, les gants noirs et le toupet jaune de Mme Yvette Guilbert, ni les imageries obscènes d'Albert Guillaume. « À force d'ineptie, d'abjection et d'infamie, tous les pitres et les sous-pitres, qui représentaient en le déshonorant l'esprit français aux yeux de l'étranger, ayant été vomis par le dégoût unanime de leurs contemporains, Paris redevint une cité parfaitement habitable. » Ce n'est pas tout. Après d'interminables essais infructueux, les Martiens répondent aux messages que leur envoient les Terriens. Grâce aux premiers « radiogrammes » reçus en 1923, on sait maintenant que sur Mars on a vaincu la mort depuis un millier d'années et que la planète se compose d'innombrables canaux amenant aux contrées les plus déshéritées l'eau vivifiante. Par ailleurs, au printemps 1912, les quartiers chinois de New York et de San Francisco se sont subitement vidés de leurs habitants qui ont rejoint la terre de leurs ancêtres, avant que ne se déclenche l'invasion jaune et que, l'Oural franchi, elle ne se soit arrêtée en Pologne — en fait à cause de puissantes radiations hertziennes mises au point par un savant italien et pulvérisant les armées ennemies venues conquérir l'Occident. « Chaque fantassin vit sa cartouchière devenir le centre d'une pluie d'étincelles pénétrant à travers le cuir jusqu'aux cartouches qui explosèrent, crevant les ventres, ouvrant les crânes, broyant les membres. / Les fontes des cavaliers, les ceintures garnies de balles des Tartares, les magasins des mitrailleuses eurent le même sort, et ce fut dans le matin glacé un long cri d'horreur fait de cent mille clameurs si terriblement, si épouvantablement angoissées qu'un frisson de mort tomba sur la foule immense des envahisseurs. »

Je passe sur toute une série d'autres faits curieux et d'autres innovations, importants ou futiles, graves ou comiques, ingénieux ou saugrenus, ne serait-ce que la suppression des critiques dramatiques, l'interdiction de la fabrication et de la vente de l'absinthe ou l'installation dans tous les bâtiments publics et les restaurants de ventilateurs parfumés. Et je ne vous dis rien des retrouvailles finales d'Henri Van Grippenbergh et de Blanche de Stas, sinon qu'elles sont assez mièvres et semblent appartenir à un médiocre roman à l'eau de rose².

² L'épilogue du roman nous apprend qu'ils sont réunis depuis trois ans et qu'ils ont un enfant depuis deux. « Lui passe à peine la cinquantaine. Elle a un peu plus de quarante-cinq ans. »

Publié en 1909, je le rappelle, *Monsieur Van Grippenbergh* se présente de la sorte comme un roman prémonitoire, bourré d'idées originales et d'inventions hardies, presque comme un catalogue condensé de la littérature d'anticipation de l'époque — et même de la littérature de science-fiction puisqu'il y est question d'intelligences extraterrestres et de messages échangés entre les Martiens et les Terriens. C'est en cela essentiellement qu'il mérite d'être pris en considération, quoiqu'il soit mal fichu, mal construit, qu'il contienne de nombreuses digressions inutiles et des pages dénuées de tout intérêt.

Compte tenu du titre, du fait que le roman se déroule en grande partie en Belgique, j'ai longtemps cru que Gaston Dumestre était de nationalité belge. En réalité, il est français. Il est né en 1875 à Tarbes, la ville où Théophile Gautier a vu le jour, et il est mort à Nice en 1949. Attiré très tôt par le cabaret, il a été engagé en 1893 par Rodolphe Salis au Chat noir, avant de collaborer avec Xavier Privas à *La Veine* puis avec Jacques Ferny et Jehan Rictus à *La Truie qui file*. Il y a d'ailleurs diverses allusions à ce sujet, çà et là dans *Monsieur Van Grippenbergh*, comme le montrent les quelques extraits sur la vie parisienne que j'ai cités plus haut. Tout en se produisant comme chansonnier à Montmartre, Gaston Dumestre a exercé un tas de métiers : imprimeur, coureur cycliste, chauffeur de camion, conférencier, marchand de vins de Champagne, directeur de revue, critique dramatique...

En 1902, il a été nommé directeur des éditions musicales Francis Salabert pour la Belgique et la Hollande et il s'est fixé à Bruxelles jusqu'à la première guerre mondiale. Durant ce long séjour chez nous, il a fait représenter des ouvrages lyriques et des opérettes. On comprend dès lors pourquoi *Monsieur Van Grippenbergh* a d'abord été édité à Ostende, fort probablement à compte d'auteur, et pourquoi certaines singularités de la Belgique et le souvenir de quelques grandes pages de son histoire, surtout dans les premiers chapitres du roman, sont fort bien rendus.

Gaston Dumestre, du reste, est lui-même l'auteur de plusieurs livrets d'opérettes, dont quatre sur des musiques du compositeur polonais Joseph-Zygmund Szulc (il faut, paraît-il, prononcer « Choultz »), notamment *Flup* qui a connu un gros succès à l'Alhambra de Bruxelles en 1913³, ou *Vivette*, créée au

³ L'opérette sera reprise aux Célestins de Lyon en 1917 puis au Bataclan à Paris en 1920.

Forum de Liège en 1924⁴. Il a aussi écrit des poèmes, les paroles de quelques chansons (*Les Inquiets*, en particulier, dont on connaît une version interprétée par Damia), ainsi que d'autres romans que *Monsieur Van Grippenbergh*.

J'ai réussi un jour à mettre la main sur l'un d'entre eux : *La Puce ou le Jeune Homme à la Simcacing* (*Simcacing* en un seul mot et en toutes lettres), sous titré « roman gai » et publié conjointement à Paris et à Biarritz en 1937⁵. J'ignore comment Gaston Dumestre entendait le mot « gai » mais, en lisant ce livre plein d'avatars automobiles, financiers, touristiques, gastronomiques et musicaux, je n'ai pas souri, je vous l'avoue, une seule fois.

En revanche, je peux vous garantir que le sous-titre de *Monsieur Van Grippenbergh*, « roman éventuel », n'est pas du tout usurpé. D'ailleurs, en ayant eu la patience de m'écouter jusqu'ici, vous n'avez pas manqué, je pense, de vous apercevoir que les multiples éventualités imaginées par Gaston Dumestre valaient bien que je leur consacre une petite communication.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Jean-Baptiste Baronian, *Découvrons Monsieur Van Grippenbergh* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/baronian050305.pdf>>

⁴ Les deux autres opérettes nées de la collaboration entre Gaston Dumestre et Joseph-Zygmund Szulc (1873-1956) s'intitulent *Titin* (1920) et *La Victoire de Samothrace* (1923).

⁵ Aux éditions Publiromans [sic].